

Mon hier est ailleurs, portrait de trois jeunes naufragés de la vie

De septembre 2010 à juin 2011 la journaliste et écrivaine Catherine Vuylsteke a suivi huit mineurs non accompagnés en Belgique. Le collectif de photographes bruxellois Nadaar (Eric de Mildt, Tim Dirven, Nick Hannes, Jan Locus et Dieter Telemans) et trois collègues invités (Alain Schroeder, Loïc Delvaux et Bieke Depoorter) ont chacun dressé le portrait de l'un d'eux. Mon hier est ailleurs est à la fois un livre, une expo au musée BELvue et un catalogue.

Quelle brève saison que la jeunesse ! C'est d'autant plus vrai pour Imad, Maryska, Ibrahim, Raza, Dinesh, Sabo, Jacob et Benjamin. Certains ont été rejetés, abandonnés, chassés; d'autres se sont échappés. Jacob, Raza et Dinesh ont fui les horreurs des guerres qui frappent le Soudan, l'Afghanistan et le Sri Lanka. Imad et Benjamin ont été lâchés dans la jungle des rues ghanéennes et marocaines. En Ukraine et en Guinée, Maryska et Ibrahim ont subi les fureurs d'un père meurtrier. Quant au petit Sabo, il s'est retrouvé pris dans les filets de sa famille de résistants kurdes en Syrie. Au début des années 90, ces sept garçons et cette jeune fille sont nés sous d'autres cieux. Aujourd'hui, ce sont nos enfants. Ces jeunes pourraient être le quota d'une journée, de n'importe quelle journée. Car un enfant non accompagné débarque chez nous en moyenne toutes les trois heures. Ils étaient environ 1.600 au cours des six premiers mois de 2011. Mon hier est ailleurs. Leur nouvelle vie commence ici, mais les débuts sont loin d'être roses; les dés sont déjà jetés. Viol, meurtre, guerre, trahison, violence familiale, drogues et errements de sans-abri : aucun des fléaux qui rongent le genre humain ne leur a été épargné. Aussi longue que fût la route, c'est à nous que le destin et les traités internationaux en vigueur ont confié ces jeunes garçons et filles.

JAN LOCUS



Ce reportage a reçu le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française. L'exposition se tient au musée BELvue jusqu'au 29 janvier, entrée gratuite.

Il a deux ans Sabo a fui la Syrie avec ses parents et ses deux frères. A Athènes, sa maman et ses frères ont été arrêtés. Sabo a été amené en Belgique par le passeur. Depuis, deux ans se sont écoulés. Le garçon vit à Anderlecht, dans une institution. Maintenant, ils se parlent au téléphone. Souvent sa maman pleure. Tantôt, elle dit que "lui, au moins, a été sauvé", tantôt elle jure que la seule chose à laquelle elle pense, c'est d'être réunie avec son aîné.



LOÏC DELVAUX

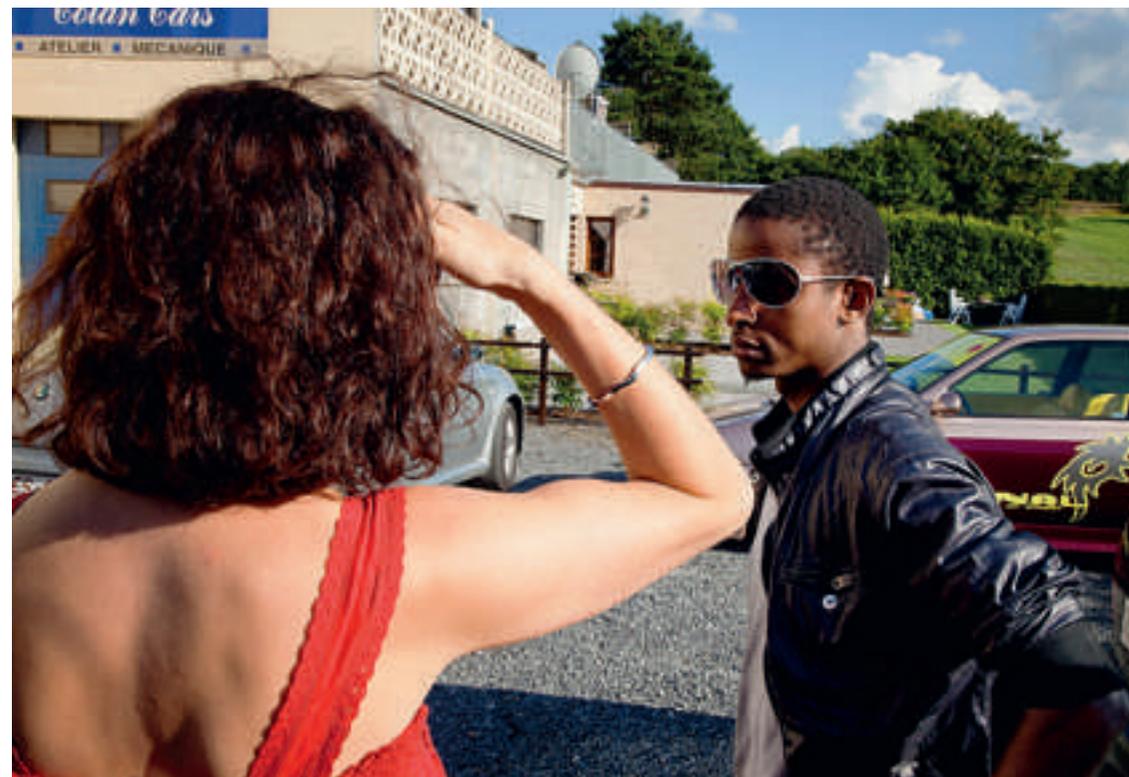
Ibrahim travaille depuis deux ans pour son patron comme apprenti carreleur en marge de ses cours scolaires. Ici à Neufchâteau, il passe un dernier coup d'éponge sur les joints de carrelage autour de la porte d'entrée d'une villa privée.



LOÏC DELVAUX

Ibrahim occupe son temps libre dans une formation pour devenir arbitre de football. Ici, il se présente à son dernier examen qu'il réussira avec succès.

Ibrahim est arrivé sur la bande d'arrêt d'urgence, un endroit où il ne peut pas rester. Du moins, c'est ce que l'on ressent sur cette sortie d'autoroute près de l'échangeur de l'A4 avec la N4, où il habite depuis un an et demi. Dans le nouveau studio à l'arrière d'une société de location de voitures, les heures où le garçon ne dort pas sont entourées de vacarme. Le magasin le plus proche est une station-service. Pour acheter un pain, il faut traverser l'autoroute, alors que la faune locale est essentiellement composée des spécimens écrasés qui périodiquement défigurent les rembarbes de



LOÏC DELVAUX

Après son arrivée en Belgique, Ibrahim a été transféré dans un centre pour mineurs non accompagnés à Courrière. Après une année dans ce centre il est transféré dans un logement en autonomie totale. Ici, avec Elisabeth son assistante sociale, devant son appartement, il s'entretient sur les démarches en cours.

sécurité de part et d'autre. Ibrahim est arrivé sur la bande d'arrêt d'urgence. Plus encore par la lettre recommandée qu'il a reçue à la mi-juin 2010 que par son déménagement vers un arrière-bâtiment dans le Condroz un an plus tôt. Il s'agissait de la décision négative sur sa demande d'asile. La lettre, en dix pages, se lisait comme une condamnation à mort arrivée en retard. Il pensait à la maison de son grand-père à Conakry, dont la porte a été définitivement verrouillée à l'automne 2008. 'Puisse Dieu te protéger dorénavant. J'ai fait ce que je pouvais.'



LOÏC DELVAUX

Gare du Nord, en route pour Namur, retour chez lui après une courte visite à Bruxelles chez des amis.



TIM DIRVEN

Raza est inscrit à des cours d'école hôtelière. Il fait son stage en cuisine au Bureau Fédéral des Pensions. Ici, il prépare les repas pour les fonctionnaires.



TIM DIRVEN

Raza est membre dans une équipe de volleyball à Bruxelles. Tout les weekend, il dispute des matchs en Flandre.

Raza vient de loin. L'Occidental moyen n'entend parler de son pays natal qu'à travers les horreurs du JT. Le jeune homme a grandi dans un village afghan, au pied des Montagnes blanches, à la frontière pakistanaise, à deux pas du complexe de Tora Bora où feu Ben Laden est allé se terrer sans aucune difficulté il y a dix ans. Raza vient d'un monde de femmes voilées, d'interdictions et de dévotion, d'un lieu où les enfants n'ont nulle part où aller.

Le cheminement fut long, sur la route comme dans sa tête. Le voyage a né-



TIM DIRVEN

Raza visite Sangatte, où il a séjourné pendant 6 mois dans l'espoir de faire la traversée en camion vers la Grande Bretagne.

cessité plus d'argent, de temps et d'imagination que lui et sa famille n'auraient pu l'envisager. Le jeune homme a erré pendant dix-huit mois. Il a traversé montagnes et déserts, les consignes téléphoniques de son oncle en guise de boussole. Un voyage sans retour, jusqu'ici et pas plus loin. En 2011, le garçon n'a plus besoin de chauffeur pour conduire le véhicule de sa propre destinée. C'est lui qui est (légitimement) au volant. Il l'a mérité, au fil des rivières qu'il a traversées la peur au ventre et dans les poids lourds où il a failli laisser sa vie.



TIM DIRVEN

Raza rencontre d'autres réfugiés afghans qui attendent leur chance à Sangatte.